Rétrospective Edward Yang : *Yi Yi*, *Confusion chez Confucius*, *Mahjong*

EN SALLES
le 16 juillet

Vingt-cinq ans après son Prix de la mise en scène à Cannes, *Yi Yi* d'Edward Yang revient en France dans une version restaurée en 4K (en salles le 6 août), précédé par la sortie de deux films inédits dans l'Hexagone : *Confusion chez Confucius* et *Mahjong* (en salles le 16 juillet). Trois ouvertures, trois films qui dessinent tout l'univers du réalisateur taïwanais, figure de la nouvelle vague locale dans les années 80. Un artiste en rollers dans des bureaux, une course-poursuite dans les rues de Taipei, un mariage miné par les non-dits. Toute la grammaire du réalisateur affleure d'emblée : une ville en mouvement, des êtres dépassés, des émotions coagulées. Au-delà des visages, les trois œuvres sont liées par cette manière que le cinéaste taïwanais a de raconter des récits fragmentés mais lisibles. Yang orchestre un chaos organisé. Les plans sont longs, souvent fixes. La caméra reste à distance et laisse à ses personnages la possibilité de se perdre ou de se révéler. Parfois, elle s'autorise un mouvement plus ample, pour capturer les pleurs d'une mère débordée ou un baiser inespéré. Toujours, elle observe. Sans pitié ni jugement.
Ce triptyque pourrait, comme l'une des plus grandes œuvres du cinéaste, s'appeler *Taipei Story*. Chez Yang, la métropole est un organisme vivant. Une ville-cerveau en perpétuelle surchauffe où s'entrechoquent vestiges du confucianisme, modernité capitaliste et fantasmes occidentaux. Le réalisateur capte la frénésie de la ville — ses flux, ses tensions et ses contradictions — et transforme chaque espace en théâtre du malaise contemporain. Taipei est jonchée de McDo, de publicités pour Coca, de vêtements Mickey et d'open-spaces à l'américaine… Les produits étrangers s'infiltrent jusque dans les foyers des personnages, des figurines Astro Boy aux posters Batman et Robin.

DES MAUX D'AMOUR

En s'occidentalisant à toute vitesse, la ville draine les espoirs d'une humanité qui ne sait plus en quoi croire. Chaque génération est touchée, perdue entre les rêves d'un avenir meilleur et les regrets d'une vie passée trop vite. Le décor n'est pas un arrière-plan, c'est une pression constante. Un tout duquel les personnages ne peuvent jamais se défaire, filmés comme membres d'un tissu social plutôt que comme des héros isolés. Un cadre surchargé fait pour contenir une multitude de récits à la fois : Edward Yang excelle dans sa manière de superposer les histoires. *« Les émotions, ça bousille le cerveau »*, clame un personnage de *Mahjong*. De fait, chez Yang, les histoires d'amour sont systématiquement empêchées, déformées, retardées : le cinéaste oppose la transparence présumée des relations humaines à l'opacité des motivations réelles, génératrices de trahisons et de cœurs brisés.
Alors les personnages cherchent d'autres langages. La musique, l'alcool ou une langue étrangère deviennent autant de moyens de se dire sans se trahir. Dans *Yi Yi*, une reprise du *Clair de lune* de Beethoven ou un tour de magie suffisent à NJ et à M. Ota pour établir un lien profond. Dans *Mahjong*, c'est l'anglais qui porte les secrets de Luen-Luen. Après les embûches et le désespoir, les trois derniers films d'Edward Yang s'achèvent toujours sur une preuve d'amour. Blessé, bancal voire impossible : il est là malgré tout. Il pointe, inattendu voire incongru, lors d'un baiser inespéré, d'une conversation au pied d'un ascenseur ou de funérailles annonciatrices d'un nouveau départ. Comme une langue secrète que les personnages n'osent pas parler mais que le réalisateur, lui, finit toujours par murmurer. **ADRIEN ROCHE**

© CARLOTTA